

Balados pour CPA : Voir demain

Saison 3, épisode 6 : Qui doit prendre en charge les questions de durabilité : l'État ou le secteur privé?

Neil Morrison : Bienvenue à la série *Balados pour CPA : Voir demain*. Ici Neil Morrison.

Dans notre dernier épisode, Roopa Davé nous a dit que « les comptables sauveraient le monde ». Bon d'accord, elle n'a pas tout à fait dit cela, mais ses propos allaient dans ce sens. Mme Davé a affirmé que les compétences et aptitudes des CPA seront un élément essentiel de toute solution à des enjeux mondiaux tels que les changements climatiques. Dans l'épisode d'aujourd'hui, nous allons nous pencher sur un exemple concret de cet ensemble de compétences en action.

Janice Tran est CPA. Elle est par ailleurs titulaire d'une maîtrise en sciences en gestion de la durabilité de l'Université Columbia et d'une maîtrise en comptabilité de l'Université de la Saskatchewan. Elle met cet ensemble de compétences à profit dans son rôle de chef de la direction de Kanin Energy. Kanin est une société canadienne qui transforme la chaleur excédentaire en électricité. Cet excès de chaleur est visible lorsqu'on passe devant une usine ou un autre site industriel. Il n'est en effet pas rare de voir des panaches de vapeur s'élever des cheminées d'échappement. Cette chaleur flotte dans l'air, puis se dissipe.

Janice Tran : Il y a beaucoup d'énergie gaspillée... une partie de cette chaleur est perdue. Elle s'en va dans l'atmosphère et on n'en fait rien. Donc, ce que nous essayons de faire, c'est de capter une partie de la chaleur résiduelle et de la transformer en énergie propre, 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. Nous y parvenons grâce à la technologie... en fait, à la combinaison d'une technologie et d'un modèle d'affaires.

Neil Morrison : La technologie utilisée par Kanin est ce qu'on appelle une turbine à cycle de Rankine. Essentiellement, la turbine génère de l'électricité – comme ce qui se fait depuis des dizaines d'années. La chaleur fait tourner la turbine, qui génère un flux d'électrons. Je simplifie grandement les choses, mais en gros, c'est ça. La technologie nécessaire n'est pas expérimentale; elle existe déjà.

Janice Tran : Nous ne parlons pas d'un projet pilote; nous ne parlons pas d'essais en laboratoire. Nous parlons d'une technologie déjà bien implantée partout dans le monde, qui permet une production de l'ordre de gigawatts. Nous tâchons simplement d'appliquer un modèle d'affaires



novateur pour exploiter cette technologie et lui faire connaître un essor au Canada et aux États-Unis, parce que jusqu'à maintenant, elle n'y est pas aussi répandue que dans d'autres pays.

Neil Morrison : Comment se distingue votre modèle d'affaires sur le plan de l'innovation?

Janice Tran : Notre modèle d'affaires s'inspire de l'industrie américaine de l'énergie solaire et éolienne. C'est grâce au concept de contrats d'achat d'électricité que l'industrie de l'énergie solaire a vraiment pu démarrer. À l'époque, la capture d'énergie solaire n'était pas très répandue, car elle était considérée comme trop coûteuse. Les gens comme vous et moi n'étaient pas enclins à installer des panneaux solaires sur leur toit. Non seulement c'était trop cher, mais on ne savait pas comment faire. Et c'était loin d'être simple : qui contacter? Quel entrepreneur ou quel distributeur choisir? Il fallait tout faire soi-même et c'était, disons-le, beaucoup trop compliqué.

Donc, ce que beaucoup de promoteurs ont fait aux États-Unis, c'est qu'ils ont jumelé une solution de développement à une solution de financement. Ainsi, des clients comme vous et moi pouvaient alors simplement payer des frais mensuels ou des frais par kilowattheure, comme sur une facture d'électricité classique. Ce modèle d'affaires nous permettra d'accélérer l'adoption de la technologie de récupération de la chaleur résiduelle à des fins d'alimentation en énergie.

Chez Kanin Energy, nous disposons de capitaux que nous pouvons investir dans ces projets, au bénéfice de ce que nous appelons « l'hôte ». Lorsque nous parlons à des gestionnaires d'installations, à des responsables du développement durable ou même à des directeurs financiers, ils disent parfois avoir entendu parler de récupération de chaleur résiduelle et de conversion de cette chaleur en électricité, tout en évoquant le coût élevé du processus. C'est quelque chose qui dépasse leur délai de récupération souhaité, de 18 à 24 mois. Or, le délai de récupération pour de tels investissements est généralement beaucoup plus long, d'où l'intérêt moindre.

Kanin apporte des capitaux qui cadrent avec le délai de récupération de tels projets, tout en mettant à profit son expertise en développement. Nous proposons donc une solution complète. Chaque fois qu'on dit « non » à notre proposition, nous nous efforçons de transformer ce « non » en « oui ». Nous éliminons le plus possible les freins ou réticences à la mise en œuvre.

Neil Morrison : Si je gérais une grande usine ou une installation qui produit beaucoup de chaleur, et que quelqu'un venait me parler de votre solution, je trouverais l'idée pas mal attrayante. Mais y a-t-il des obstacles dont les gens devraient être informés avant d'aller de l'avant?

Janice Tran : Neil, vous faites bien de poser la question. Ça semble une évidence. En fait, lorsque nous investissons dans ces projets, nous finissons aussi par rémunérer l'hôte, d'une manière quelconque, pour la chaleur résiduelle. Quand l'hôte fait évacuer la chaleur dans l'atmosphère, il ne

peut pas la monétiser. Ce que nous pouvons faire, c'est soit lui donner de l'électricité, soit lui revendre de l'électricité – verte – pour moins cher que celle d'un réseau public. Si l'hôte ne veut pas d'électricité, nous pouvons vendre l'électricité générée au réseau public ou à quelqu'un d'autre, et lui verser une redevance.

Donc, au net, ces hôtes finissent par toucher des revenus, sans avoir eu à verser un sou. On peut donc penser que le concept intéressera bien des entreprises. Et beaucoup, déjà, sont intéressées. Mais l'un des défis auxquels nous sommes confrontés, en fait, n'est pas de nature technique ni de nature financière. On parle d'un défi sur le plan humain. Beaucoup de gens à qui nous parlons disent que c'est trop de travail, qu'ils n'y croient pas vraiment ou qu'ils ont d'autres priorités.

Je concède que tout cela est nouveau et que le côté novateur peut susciter des interrogations. Notre proposition n'entre pas vraiment dans le moule traditionnel auquel les entreprises sont habituées, c'est-à-dire acheter de l'équipement, puis l'installer elles-mêmes. Et l'investissement est de taille. Les coûts en capital sont habituellement assez élevés, et l'intégration sur le plan technique est complexe. Seulement voilà, je pense que c'est le cas de nombreuses solutions tenant compte des enjeux climatiques. Il s'agit en fait d'un problème humain, et nous devons nous y attaquer également.

Neil Morrison : Quelle quantité d'énergie inexploitée se trouve dans les cheminées thermiques et les rejets de chaleur provenant de ces installations?

Janice Tran : Il existe diverses estimations, mais il pourrait s'agir de 2 à 20 gigawatts d'énergie potentielle en Amérique du Nord seulement. Il y a donc beaucoup de chaleur perdue que nous pourrions retenir pour en faire quelque chose d'utile. Même si nous n'arrivons pas à exploiter tous ces gigawatts, chaque mégawatt que nous pouvons aller chercher est un plus pour la planète : ce sont des électrons que nous pouvons ajouter au réseau, pour le stabiliser, et qui auront pour effet de réduire les émissions nuisibles à l'environnement.

Neil Morrison : Qu'est-ce que ça représente, 20 gigawatts? Je n'ai aucune idée de ce que ça veut dire. Est-ce la consommation d'une petite ville? ... de 100 000 foyers?

Janice Tran : C'est l'équivalent de la production de plusieurs centrales alimentées au charbon.

Neil Morrison : Vraiment?

Janice Tran : Oui.



Neil Morrison : C'est incroyable. Bon, vous êtes CPA; vous n'êtes pas ingénieure. Et vous êtes jeune! Je ne vais pas révéler votre âge, mais on peut dire que vous êtes jeune. Comment êtes-vous devenue chef de la direction de cette société hautement technique?

Janice Tran : Je n'ai pas encore de cheveux blancs, mais comme le stress me gagne, cela ne devrait pas tarder... Il est vrai que je n'ai pas de formation technique. Avant de fonder Kanin, j'ai travaillé environ cinq ans pour une société de financement de projets et de capital-investissement. Auparavant, j'étais au Canada... J'y ai fait des études de deuxième cycle, après avoir obtenu mon titre de CPA.

Je pense que ma formation en comptabilité a vraiment contribué à jeter des bases solides sur ma façon d'évaluer les entreprises, d'exploiter une entreprise avec rigueur financière, d'être très analytique et d'aborder les problèmes. Ce qui a aidé, aussi, c'est le fait d'être dans un milieu professionnel, de comprendre la valeur d'une culture d'entreprise et du travail d'équipe, de savoir qui embaucher et quand, et pourquoi. Je pense que mes antécédents dans le monde des affaires et de la comptabilité m'ont vraiment bien préparée pour mon rôle actuel.

Cela dit, pour les aspects techniques, j'ai la chance d'être entourée d'ingénieurs hautement compétents. Le directeur de la technologie a étudié en aérospatiale au premier et au deuxième cycles. Il a aussi aidé à construire un moteur Stirling, et il possède une grande expérience en exécution de projets de plusieurs milliards de dollars.

Je fais partie des trois fondateurs de l'entreprise. J'ai beaucoup de chance d'avoir à mes côtés un brillant cerveau technique, Jake, notre chef des technologies, un autre cofondateur, qui a beaucoup d'expérience dans les marchés de l'électricité et les secteurs des politiques publiques et de l'environnement. Il est important de bien comprendre le produit que nous créons : l'électricité.

Nous, les trois cofondateurs, nous complétons les uns les autres, si bien que collectivement, nous avons les compétences fondamentales nécessaires dans notre secteur d'activité. Je suis bien sûr l'experte des finances, et je contribue en bonne part au développement des affaires.

Neil Morrison : Vous savez, à bien des égards, les changements climatiques semblent être un problème d'ingénierie, mais vous venez de mentionner tous ces autres facteurs dont il faut tenir compte. Dans quelle mesure la capacité de collaborer, entre les responsables des finances, de l'ingénierie et des politiques, est-elle importante?

Janice Tran : Je pense qu'il est vraiment important de préciser que le problème climatique n'est pas qu'un problème technique. Les gens pensent souvent qu'innovation est synonyme d'invention, que nous devons inventer des moyens de nous en sortir. Même s'il est vrai que l'innovation

technologique fait partie de la solution, nous pouvons compter sur les nombreuses technologies qui existent déjà et qui fonctionnent, mais qui ne sont pas encore sorties de la « vallée de la mort ». Et cette « vallée de la mort » est un problème humain, un problème financier, un problème de marché.

Notre entreprise utilise des technologies déjà disponibles sur le marché, auxquelles elle applique certaines innovations, et elle s'emploie ensuite à combler l'écart de nature commerciale et financière. C'est là que la magie opère et que de véritables innovations sont créées. La composante technologique est donc importante, mais elle ne produit son effet que si nous avons le reste du puzzle.

Neil Morrison : Je trouve que c'est une façon vraiment fascinante de voir les choses. Je suis certainement coupable de voir les changements climatiques et la durabilité comme un problème technique, quand, en fait, c'est un problème de financement...

Janice Tran : Oui, exactement. L'alignement des capitaux est vraiment important. Pour faire une analogie avec un tabouret, il y a trois pattes, ou trois axes si vous préférez : la technologie, les marchés et le financement. Et je dirais que les politiques publiques et le financement vont de pair, parce que le fait d'avoir le bon environnement politique crée le bon environnement de financement. Ce que nous voyons sur les marchés aujourd'hui, c'est beaucoup plus d'argent investi dans des efforts tournés vers des solutions aux enjeux ESG, ou soucieux du développement durable.

Il peut s'agir de la création de nouvelles technologies avec du capital de risque – qui connaît une croissance exponentielle – ou du financement de projets reposant sur des technologies disponibles sur le marché, ou encore de financements par emprunt ou au moyen de subventions. Tout cela a pris beaucoup d'ampleur depuis 24, voire 12 mois. Les marchés financiers deviennent de plus en plus « sophistiqués », ce qui accélère l'adoption de « technologies climatiques », de technologies et de solutions à saveur ESG. Je pense qu'on a besoin d'en savoir davantage et qu'il faut une vision plus nuancée de la façon dont les changements sont mis en œuvre aux fins de la durabilité. La société dans son ensemble avance à coup sûr; nous constatons assurément une grande évolution.

Neil Morrison : Vous avez mentionné que des initiatives comme la vôtre nécessitent des politiques publiques favorables. Je dois admettre que, lorsque j'entends que 20 gigawatts d'énergie se dissipent dans l'atmosphère au lieu d'être captés, je me demande si les gouvernements ne devraient pas être plus audacieux... Je ne sais pas si c'est possible, mais il leur faudrait peut-être intervenir et réglementer ce secteur, au lieu de laisser le secteur privé tenter de convaincre les entreprises d'agir. Pensez-vous qu'il faille que l'État s'en occupe... qu'il intervienne davantage dans ce domaine?

Janice Tran : Je pense que si nous voulons que les gouvernements assument la totalité de la tâche, nous ne réussirons pas à temps. Il est question de réductions [des GES] de 50 % d'ici 2030 et carboneutralité totale d'ici 2050. Si nous comptons uniquement sur les gouvernements, nous n'y arriverons tout simplement pas. Selon certaines estimations, nous avons besoin d'investissements annuels de 3 500 milliards de dollars pour atteindre notre objectif de 2050, ce qui représente beaucoup d'argent chaque année. À l'échelle mondiale, les gouvernements n'ont tout simplement pas les moyens de s'engager à mettre en œuvre de telles solutions. Mais les marchés privés, eux, sont au rendez-vous, car il y a aussi beaucoup d'argent à faire dans ce secteur.

Souhaitons que les gouvernements mettent en place de bonnes politiques, et je ne parle pas ici de subventions. Je pense à la bourse du carbone, qui est en place au Canada. Je pense aussi à la simplification de l'octroi de permis, de crédits d'impôt et d'autres incitatifs pour favoriser le déploiement d'infrastructures ou mobiliser le secteur manufacturier. Toutes ces mesures combinées nous aideront à déployer ces 3 500 milliards de dollars. Et, aussi, pour que les personnes nécessaires travaillent dans ce domaine et que le tout se concrétise. Encore une fois, l'État à lui seul ne peut y parvenir; il faut que les marchés privés fassent leur œuvre à grande échelle et rapidement.

Neil Morrison : Je me demande... il a été question des changements qui se produisent depuis cinq... sept ans. Comment entrevoyez-vous l'évolution des choses au cours des cinq prochaines années?

Janice Tran : Je pense qu'il y aura beaucoup plus d'innovations, qui découleront des nouvelles technologies introduites sur le marché. Je trouve que la communauté des capital-risqueurs a été très active, ces trois dernières années, et de façon toujours plus marquée chaque année. Il existe tellement de fonds de capital-risque, et ces fonds prennent des paris technologiques, ce dont je me réjouis. Certes, il y aura des perdants; c'est la nature même de ces fonds, mais il y aura aussi des investissements payants.

Certains fonds s'intéressent à des projets dits « tirs vers la Lune » [*moonshots*], c'est-à-dire des projets perçus comme très audacieux, voire irréalisables. Je pense que c'est ainsi que nous faisons des pas de géant techniques. Diverses entités, qu'il s'agisse d'un fonds de capital-risque, d'un gouvernement ou autre, peuvent se permettre de prendre des risques. J'ai bien hâte de voir où toutes ces aventures nous mèneront, d'ici cinq ans. J'espère que nous serons en présence de technologies assez révolutionnaires, prêtes à être commercialisées.

Une autre chose dont je me réjouis, pour l'avenir : le nombre de nouveaux acteurs qui s'ajoutent dans notre secteur. Nous voyons beaucoup de gens qui obtiennent leur diplôme ou qui l'ont obtenu

au cours des 5-10 dernières années, et pour qui le travail dans le secteur des hydrocarbures ou des mines n'est pas attrayant. Ils veulent plutôt œuvrer dans le secteur des énergies propres.

En présence de plus de personnes motivées, on peut s'attendre à davantage d'innovations, et à des voix fortes qui voudront se faire entendre. Cela devrait aussi se traduire par des changements dans la création et dans la croissance. Voilà : je suis emballée de savoir que de nouveaux talents intégreront le marché et auront à cœur de faire valoir d'autres visions.

Je suis également très enthousiaste à propos des orientations que d'après moi prendront les politiques publiques. Déjà, nous avons vu une mesure législative vraiment révolutionnaire aux États-Unis. J'ai hâte de voir si le Canada emboîtera le pas à son voisin en adoptant d'autres mesures législatives. La loi américaine sur la réduction de l'inflation [*Inflation Reduction Act*] est pleine de « bonbons », ou de carottes si on retient l'image de la carotte et du bâton. Cela dit, au Canada, je pense qu'il y a encore pas mal de « bâtons ». Alors, quelles seraient les mesures incitatives à mettre en place? Bref, je serai ravie de voir ce qui se passera dans les cinq prochaines années, particulièrement au Canada. Et aussi comment les secteurs qui émettent des gaz à effet de serre prendront acte de ces opportunités et progresseront.

Neil Morrison : Quel rôle joueront les CPA dans cet avenir que vous entrevoyez?

Janice Tran : Je pense que les CPA pourront jouer plusieurs rôles. Il y a évidemment les obligations d'information et de conformité. Les CPA sont des gens d'affaires talentueux, et nous avons besoin de personnes qui comprennent les rudiments des affaires et de la finance pour amener les entreprises à prendre un virage vert.

En plus d'assumer leurs rôles traditionnels, les comptables peuvent faire preuve de créativité dans la façon dont ils souhaitent apporter leur contribution, que ce soit en élargissant leurs compétences ou en sortant de leur zone de confort. Plus nous pouvons compter sur des gens qui ont à cœur de verdir le monde des affaires d'une manière qui demeure profitable aux entreprises, plus nous serons à même de faire croître notre secteur.

Neil Morrison : Et pensez-vous qu'il existe une demande pour ce type de CPA? Le CPA qui s'intéresse à la durabilité et qui fait preuve d'enthousiasme à ce propos? La demande explose-t-elle de la même façon que vous voyez exploser les investissements dans des projets « verts »?

Janice Tran : Oui, tout à fait. Qui dit plus d'argent dit plus d'entreprises, et d'entreprises qui affichent une belle croissance. On peut s'attendre à ce qu'il y ait plus de rôles en général. Et une ou un CPA passionné(e) par ce domaine comprend, encore une fois, les principes fondamentaux du monde des affaires. Les CPA ont naturellement un rôle à jouer à cet égard. Je les encourage à



acquérir de nouvelles compétences. Je pense que la connaissance du secteur de l'énergie, des marchés du carbone, et de tout ce qui se passe dans le domaine des énergies sans carbone, sera quelque chose de très utile.

Et ce qui est beau, dans tout ça, c'est qu'il s'agit d'un domaine relativement nouveau. Les règles s'écrivent en temps réel, ce qui veut dire que les jeunes CPA ne sont pas désavantagés par rapport à leurs aînés. Je crois qu'il est important d'être attentif, de faire preuve de curiosité et de chercher à régler les problèmes, et d'ainsi créer cette industrie progressivement. Cela devrait être bénéfique, au fil du temps.

Neil Morrison : Janice Tran, j'ai vraiment aimé cet échange. Merci beaucoup d'avoir été des nôtres aujourd'hui.

Janice Tran : Je vous en prie. Merci de m'avoir invitée.

Neil Morrison : Janice Tran est chef de la direction et cofondatrice de Kanin Energy.

Voici qui met fin à la troisième saison des *Balados pour CPA : Voir demain*. Cette saison, nous nous sommes demandé si la durabilité était une occasion à saisir pour les CPA, et comment ils pouvaient assurer leur avenir professionnel. Nous nous sommes entretenus avec Guy Cormier, chef de la direction du Mouvement Desjardins, au sujet de l'importance du capitalisme des parties prenantes, et nous avons examiné les compétences que les CPA peuvent faire valoir dans le domaine de la durabilité.

Merci d'avoir écouté nos six derniers épisodes. Nous serons de retour en 2023, pour la quatrième saison. D'ici là, si vous ne l'avez pas déjà fait, découvrez les saisons 1 et 2. Vous y trouverez de l'information intéressante, notamment un entretien avec Jon Lukomnik, qui se demande si les états financiers sont encore pertinents. Également un entretien avec José Hernandez sur le rôle des CPA dans la lutte contre la corruption et le blanchiment d'argent.

Si vous aimez ce balado, veuillez lui accorder cinq étoiles et faites un commentaire. Partagez-le, abonnez-vous, ou encore suivez-nous dans l'application de balados de votre choix. Ces petits efforts nous aideront à joindre d'autres auditeurs. La série *Balados pour CPA : Voir demain* est produite par CPA Canada. Pour obtenir plus d'information, visitez le site dont le lien figure dans les notes. Nous précisons que les points de vue exprimés ici sont ceux de nos invités; ils ne représentent pas forcément ceux de CPA Canada. Ici Neil Morrison; je vous remercie de nous avoir écoutés.

Avertissement : Les opinions et les points de vue exprimés dans cette série de balados sont ceux de l'invité et ne représentent pas nécessairement ceux de CPA Canada.